

Festivals, musées, foires, artistes... La Chine est-elle le Far East de la photographie?

En vingt ans, le paysage photographique s'est métamorphosé dans la République populaire. Malgré un contexte politique contraignant, la créativité parvient à s'épanouir et les Frenchies ne s'y trompent pas.

par **Elisa Mignot**

Depuis vingt ans, les uns après les autres, de grands noms de la photographie hexagonale posent leurs valises en Chine. Ils s'en vont partager leur savoir-faire et leur carnet d'adresses. Ces gens d'image cofondent, co-commissionnent, codirigent, collectionnent... Sam Stourdzé a associé les prestigieuses Rencontres d'Arles, dont il est le directeur, au jeune festival Jimei (son prédécesseur, François Hébel, avait déjà établi de solides relations avec ces partenaires). François Cheval, longtemps patron du musée Nicéphore-Niépce de Chalon-sur-Saône, est aujourd'hui à la tête du musée de Lianzhou. Jean-Luc Monterosso, cofondateur de la Maison européenne de la photographie, à Paris, assure la direction artistique du dernier-né des musées consacrés à la photo, le Chengdu Contemporary Image

Museum. Beaucoup de noms manquent à cette liste, mais s'il ne fallait en citer qu'un autre, ce serait celui du pionnier : Alain Jullien, organisateur du premier festival photo à vocation internationale dans la petite ville de Pingyao. C'était en 2001.

Les esprits malins argueront qu'il est de bon ton en Chine d'associer son nom à celui d'un étranger quand il s'agit de l'univers de la culture, a fortiori à celui d'un Français – le pays de Malraux étant doté d'une réelle aura en la matière. Ils iront même plus loin en disant que certains vont trouver de l'autre côté du globe une occupation pour leur retraite et, pourquoi pas, un régime spécial. Dont acte.

Mais alors, qu'est-ce qui amène tous ces pontes de la photographie institutionnelle à la française au pays de Xi Jinping ? Les affinités sinisantes, le hasard

des rencontres, de profondes et durables relations entre les deux Etats tissent un faisceau de réponses. Mais surtout, pour les citoyens d'un pays confortablement assis sur sa réputation de terre de l'invention photographique, la Chine est un bain de jouvence, souvent épuisant mais stimulant et réjouissant. Car en République populaire on contrôle beaucoup mais on entreprend aussi. Le paysage photographique est à l'image de ce paradoxe : si tant est qu'il ne dérange pas les autorités, le huitième art peut s'épanouir à loisir.

Les associations locales de photographes et autres clubs émanant de la très officielle China Photographers Association, liée au Parti communiste, organisent depuis longtemps moult prix et expositions. « *Des concours de couchers de soleil!* » raillent des professionnels. Mais ces deux dernières décennies, festivals, musées ou encore foires ont fleuri dans le pays. Sans qu'une politique culturelle soit pour autant construite, des plans quinquennaux ont élevé la sortie de terre de 1500 musées au rang de priorité officielle. La photographie a séduit quelques localités en quête de reconnaissance. Elle est un art qui coûte moins cher que d'autres et, à défaut d'avoir le prestige de la peinture, de la calligraphie ou de l'estampe dans l'empire du Milieu, elle est très accessible. Preuve s'il en est de cette ferveur populaire, l'entreprise chinoise Huawei, deuxième constructeur mondial de smartphones, a mis l'accent sur la qualité de ses objectifs photos depuis 2016 en s'associant avec la prestigieuse maison Leica.

« *La scène photographique est d'une créativité remarquable, s'enthousiasme François Cheval. Les artistes chinois sont encore affamés et curieux!* » A l'invitation de la commissaire chinoise Duan Yuting, le conservateur

français codirige le musée public de Lianzhou depuis sa création, en décembre 2017. Grâce à cette institution et au festival du même nom existant depuis quinze ans, la ville, à trois heures de voiture de Canton, est désormais une petite capitale de la photo. «Lianzhou est devenu un véritable tremplin pour les photographes comme pour les commissaires, confirme l'historienne de l'art Marine Cabos, tout juste de retour de l'édition 2019 de la manifestation. Le niveau des expositions va crescendo, la qualité muséale

A travers sa série *Youth* et la précédente, *Girls*, Luo Yang raconte le passage de l'adolescence à l'âge adulte et ce qu'elle nomme la «résistance intérieure» face aux traditions. L'artiste de 36 ans avait commencé à travailler sur les émotions de sa génération à la fin des années 2000, en photographiant ses proches. Ici, Chen Nienying & Ho Tingshao, Hong Kong, en 2019.

est réelle.» Idem pour le festival Jimei x Arles, lancé en 2015 dans la ville portuaire de Xiamen par RongRong, un photographe qui avait auparavant créé le premier lieu du pays consacré à la photographie d'art, le Three Shadows Photography Art Centre, à Pékin. Les directrices artistiques de Jimei x Arles, Bérénice Angremy et Victoria Jonathan, deux Françaises installées en Chine, ont œuvré pendant plusieurs années au rapprochement avec les Rencontres. Un véritable échange s'est instauré: sept expositions de la cité camarguaise étaient

visibles l'automne dernier à Xiamen, tandis que les gagnants des deux grands prix de Jimei, Yi Lian et Luo Yang, seront présentés cet été à Arles.

La Chine est-elle devenue un Far East de la photographie contemporaine? Il y a pourtant une sacrée ombre au cliché: la censure. Le sujet est incontournable. Installé à Shanghai depuis 2000, Jean Loh a décidé de fermer sa galerie et de quitter le pays. Il reconnaît qu'il n'avait pas l'âme d'un marchand, que ses clients, pour la plupart expatriés, étaient peu à peu



© Luo Yang / Courtesy of the artist.

rentrés chez eux, mais dit surtout qu'il était inquiet. La galerie Beaugeste exposait de la photographie humaniste, documentaire, de reportage. Le Français originaire de Saïgon proposait aux collectionneurs, sur rendez-vous au cinquième étage d'un bâtiment du quartier de Tianzifang, le travail de Marc Riboud, Bruno Barbey et Patrick Zachmann, mais aussi celui de photographes chinois engagés : Zhang Haie'er, Wang Fuchun, Li Zhensheng, Wang Gang – pour n'en citer que quelques-uns – et bien sûr Lu Guang. Arrêté en novembre 2018, ce photjournaliste, lauréat de trois World Press, documentait depuis près de vingt-cinq ans les désastres environnementaux dans son pays. De retour en France, Jean Loh fustige « la censure généralisée, érigée en système » : « Où va le pays le plus peuplé au monde, qui ne sait rien et ne voit rien sauf ce que dit le pouvoir ? D'aucuns disent qu'il faut faire avec la censure... »

Le photjournalisme n'existe pour ainsi dire pas – tous les organes de presse étant liés à l'Etat et au Parti. Les acteurs des autres types de photographie sont obligés de jouer avec les règles, de négocier au jour le jour, de naviguer entre l'officiel et l'officieux. Et la tendance n'est pas à

l'assouplissement. Ils sont nombreux à raconter que, ces derniers mois, l'atmosphère s'est tendue, le pouvoir ayant augmenté son emprise sur la société. En 2018, le Parlement chinois a validé l'abolition de la limite des mandats présidentiels, donnant le champ libre à Xi Jinping pour rester à vie à la tête de l'Etat. L'année 2019 fut celle d'un regain de censure historique dans les médias et sur les réseaux sociaux avec les 30 ans du massacre de la place Tian'anmen, la célébration du 70^e anniversaire de la République populaire de Chine et la révolte à Hong Kong. Et le début de 2020 a été marqué par le long silence de l'Etat sur l'épidémie de coronavirus.

« La censure, c'est la tarte à la crème des articles sur la photo chinoise, lance Victoria Jonathan, codirectrice artistique de Jimei x Arles. Elle est bien sûr omniprésente, mais si on ne l'accepte pas, on ne travaille pas ici. » Et d'expliquer le système du piwen : ce processus administratif obligatoire impose à tous les organisateurs d'événements culturels d'envoyer longtemps à l'avance le contenu extrêmement détaillé de leur programmation, qui sera retoqué ou non. Ils prennent quelques risques, ne disent pas l'entière vérité dans leurs dossiers et pratiquent l'autocensure pour éviter le décrochage d'œuvres lors de la visite des fonctionnaires habilités. Les sujets sensibles : les trois T – Tian'anmen, Tibet, Taïwan –, ainsi que tout ce qui touche au Parti communiste, aux dirigeants, à la patrie, aux groupes ethniques – notamment les Ouïgours –, à la nudité et à la sexualité. Mais cela dépend aussi du lieu et de l'actualité, et là, difficile de prévoir ce qui est susceptible de tomber dans cette catégorie aux yeux des autorités locales.

Thomas Sauvin sillonne depuis 2009 la Chine à la recherche d'images d'archives.

Le Français, aujourd'hui à la tête d'une collection d'environ 850 000 photos anonymes, expose chaque année ses trouvailles en République populaire. Il raconte comme d'autres que, en dépit de cette censure, des travaux plus subversifs s'échangent de la main à la main, que, malgré le contrôle sur les éditeurs, des livres sont imprimés et des projections intimistes organisées. « C'est vrai que beaucoup de sujets ne sont pas traités, ajoute-t-il, mais la photographie contemporaine a pour toile de fond les transformations de la société chinoise. »

Si la photographie d'information ne s'est pas davantage développée dans la Chine post-communiste, c'est aussi à cause de l'histoire du pays : de la proclamation de la République populaire, en 1949, à la mort de Mao, en 1976, seule la photo officielle existe. « A cette époque, l'Etat a la mainmise complète sur la pratique, rappelle la chercheuse Marine Cabos. Les professionnels sont tous des agents de propagande, avec des quotas de pellicules, répondant à des commandes d'Etat, et dont le travail est réalisé pour les publications officielles. Au moment où, en Occident, le photjournalisme mûrit, notamment avec le reportage

RongRong est l'artiste qui a le plus porté le médium photographique au sein de l'East Village de Pékin, une communauté née dans les années 90. A travers ses performances – ici dans des toilettes publiques de la capitale en 1994 –, mais aussi en créant le magazine *NewPhoto*. En 2006, avec sa compagne japonaise, Inri, il crée le *Three Shadows Art Photography Centre*. Le couple collabore avec les *Rencontres d'Arles* depuis 2010 et a fondé le festival *Jimei x Arles* en 2015.



© RongRong / Courtesy of the artist.

“Où va le pays le plus peuplé au monde, qui ne sait rien et ne voit rien sauf ce que dit le pouvoir ?”

JEAN LOH, ANCIEN DIRECTEUR DE LA GALERIE BEAUGESTE À SHANGHAI



© Liu Bolin / Courtesy of Liu Bolin et la Galerie Paris-Beijing.

Après des études de sculpture, Liu Bolin, né en 1973 dans la province du Shandong, va utiliser la photo pour figer ses performances d'« homme invisible ». Immobile et recouvert de peinture, il se fonde dans le décor (supermarché, stade olympique, Grande Muraille...), interrogeant ainsi la place de l'individu dans son environnement, notamment dans le contexte d'intense développement économique vécu par son pays. Ici, Paris - n° 13, Meat Factory, 2013. De la série *Hiding in the City*.

de guerre, la Chine connaît la photo de propagande exclusivement. » Mise en scène, retouches, culte de la personnalité... Le Parti impose son langage de l'image. Un langage familier – les citoyens voient partout le portrait de Mao et se doivent d'avoir une photo d'eux sur la place Tian'anmen devant le visage du Grand Timonier –, mais confisqué. Pendant les dix ans que durera la Révolution culturelle, lancée en 1966, il n'est pas toléré de posséder un appareil (considéré comme un instrument bourgeois) ni de conserver des albums photos (estampillés « vieilleries »).

« La photo devait servir la révolution », résume Robert Pledge, cofondateur de l'agence de photojournalisme Contact Press Images, qui voyage en Chine depuis plus de trente ans. Le Franco-Britannique a

collaboré à plusieurs ouvrages, notamment au *Petit Livre rouge* d'un photographe chinois, de Li Zhensheng. Un agent de propagande qui, des années durant, a dissimulé sous son parquet des images de la facette noire du régime maoïste. Pour Robert Pledge, il existe un « *malentendu colossal* » entre la photo chinoise et la photo occidentale : « Si on veut le dire de façon simpliste, pour nous, le monde n'est pas parfait, il faut donc exposer ce qui va mal afin de le rendre meilleur. Tandis que pour les Chinois la photo doit projeter ce à quoi le monde pourrait ressembler s'il était parfait. »

Après la mort de Mao et l'arrivée de Deng Xiaoping au pouvoir, en 1978, la photographie indépendante va chercher à se définir en tant qu'art, par opposition à la photo de

propagande, qui a longtemps fait office d'objet d'information. Parallèlement, alors que la Chine s'ouvre au monde et que sa société commence sa mue de collectiviste à individualiste, de socialiste à capitaliste, l'appareil photo arrive dans les foyers. « Avant de s'acheter une voiture, on s'achetait un appareil photo, voire deux. Les Chinois, dans les années 90, ont sauvé Canon, Leica et Nikon ! rappelle Robert Pledge. C'était un outil pour exprimer sa liberté, son statut social, son envie de découvrir le monde, d'avoir un point de vue. Le symbole est dense ! »

Et tandis que des touristes chinois commencent à faire le tour du monde un boîtier autour du cou, la photo indépendante se développe dans les années 90 dans le Beijing East Village. Elle est politique et artistique. Le « village », un ensemble d'immenses bâtiments dans la banlieue de Pékin, va accueillir toute une communauté d'artistes : RongRong, Ma Liuming, Zhang Huan, Ai Weiwei... « Ces photographes ont ensuite créé des lieux pour que notre génération ait la possibilité de montrer son travail, affirme la commissaire He Yining, trentenaire. C'est une époque formidable pour nous ! » Après des études en photojournalisme et en documentaire à Londres, elle a déjà piloté vingt-cinq accrochages en Chine et en Europe. « Ici, les champs d'expression sont les lieux d'exposition, pas les médias comme ça peut être le cas en Europe, souligne-t-elle. Vous avez tout un système qui soutient la photo d'information : médias, bourses, prix... Nous n'avons pas de véritables débouchés pour ces images. Les photographes s'expriment autrement. » Et les événements se multiplient.

« C'est tout le paradoxe chinois : un fleurissement d'initiatives qui cohabitent



avec une volonté étatique de restreindre les libertés », constate Romain Degoul, le créateur de la galerie Paris-Beijing. Après avoir vécu l'effervescence artistique des années 2000 à Pékin, il est lui aussi revenu en France. « Les photographes "performers" de cette décennie, très politisés, marqués par le massacre de Tian'anmen, ont eu besoin de raconter la chape de plomb qui pesait sur eux, résume-t-il. La photo était souvent une façon de garder une trace de leur performance politique. Puis il y a eu l'ouverture économique. D'autres artistes sont arrivés. »

Liu Bolin, aujourd'hui mondialement connu pour ses autoportraits dans lesquels il se confond avec des environnements divers – village détruit en vue des Jeux olympiques, Cité interdite, supermarché –, est un trait d'union entre ces deux générations. En dénonçant une urbanisation à outrance autant que la dilution de l'individu dans la société, il ouvre la voie aux jeunes talents qui explorent leur identité et leur intimité. Passant du collectif à la première personne, ils ont tourné leur objectif vers eux-mêmes, vers leurs proches.

« On n'est pas en Corée du Nord, insiste le photojournaliste Liu Heung Shing. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus d'échanges,



© Li Zhenheng / Contact Press Images.

Les travaux de Li Zhenheng, photographe officiel du Parti communiste chinois, étaient destinés à alimenter la propagande. Mais il a documenté aussi les faces sombres du régime – dénonciations, humiliations, exécutions –, comme ici à Harbin en septembre 1966 : accusé de cultiver sa ressemblance avec Mao, le gouverneur de la province du Heilongjiang est rasé en public.

de dialogue et de types de photographies qu'avant. » Le Sino-Américain, formé chez *Life Magazine* et lauréat d'un Pulitzer, est aujourd'hui à la tête du Shanghai Center of Photography, créé en 2015. « En quarante ans, la Chine a surpris tout le monde, indique-t-il. D'un pays pauvre, elle est devenue un pays de classe moyenne ; de collectiviste, elle est devenue individualiste. Elle mérite qu'on la regarde plus finement. C'est ce que font les photographes de la "me generation", et ils me surprennent toujours. »

Ren Hang a sans doute été le pionnier de ces artistes nés dans une société postcommuniste. Il était connu pour ses images de corps nus, d'étreintes, où la sexualité, le genre sont interrogés, parfois crûment, comme jetés à la face d'une société si pudique. Le photographe, qui s'est suicidé en 2017 à 29 ans, reste le chef de file de jeunes professionnels plus enclins à l'introspection. Exposé à la MEP l'année dernière, lors

de la programmation inaugurale de son nouveau directeur, Simon Baker, il avait montré son travail pour la première fois au Three Shadows Photography Art Centre de RongRong.

« Nous sommes toujours en plein dans la génération de l'enfant unique qui se découvre, analyse Bérénice Angremy. Le réel, ce qui les entoure, affleure dans ce qu'ils proposent. » La commissaire, qui habite en Chine depuis dix-huit ans, remarque que de plus en plus de travaux sont une plongée dans les histoires familiales, faite de retour sur les terres ancestrales ou de recherches d'archives. Les travaux explorent les identités, les sensibilités, les émotions. A l'image des deux séries de Luo Yang, intitulées *Girls* et *Youth*. La trentenaire, lauréate du Prix Jimei × Arles Women Photographer en 2019, dit documenter sa génération sans intention polémique. « Mon projet n'a rien à voir avec la politique, affirme-t-elle en préambule. Je n'y connais 

“En quarante ans, la Chine a surpris tout le monde. Elle mérite qu'on la regarde plus finement”

LIU HEUNG SHING,
DIRECTEUR DU SHANGHAI
CENTER OF PHOTOGRAPHY

rien, mes travaux sont complètement neutres. Je parle juste de résistance intérieure, car les jeunes que je photographie sont assez courageux pour vivre comme ils l'entendent et pour se battre contre ce que la culture, la tradition, leurs parents pourraient les forcer à être.»

Refusant de jouer les cassandres, Robert Pledge se demande malgré tout si le fait que la nouvelle génération se garde d'avoir un regard critique sur son pays n'est pas lié au manque d'information et de connaissances historiques: «Le "Grand Bond en avant", la Révolution culturelle, le massacre de Tian'anmen... On ne leur a pas enseigné ni dit tout cela. Comment raconter son histoire présente sans connaître son passé?» Le galeriste Jean Loh continue d'interroger: «Mais alors, qui montre les ravages du sida, l'état des hôpitaux, les enfants nés difformes à cause de la pollution?» Et qui documentera les conséquences du coronavirus?

Pessimiste, François Cheval ne l'est pas, ou choisit de ne pas l'être: il préfère expliquer que la créativité actuelle, pétrie de métaphores et d'allégories, «a le sens de la périphérie». «En Chine, la photo ne se donne pas, elle a toujours une part de mystère. Elle est héritière de la

Cette image, prise à Pékin le 19 avril 2006, est issue du projet «Beijing Silvermine», pour lequel Thomas Sauvon parcourt la Chine depuis 2009. L'artiste et collectionneur français achète des kilomètres de pellicules et sélectionne des photos anonymes qu'il numérise. Il en a quelque 850 000, pris entre 1985 et 2005, composant une histoire populaire et visuelle de la Chine.



© Beijing Silvermine.

peinture traditionnelle qui ne donne pas un point de vue mais plusieurs, et elle a toute une histoire: depuis la révolte des Boxers, en passant par l'occupation japonaise et Mao, les artistes chinois savent exactement dans quels espaces ils peuvent s'exprimer. Ce sens de la périphérie n'est pas une réponse à la censure, mais un trait historique et philosophique.»

Ren Hang est né en 1987 dans le nord-est de la Chine. Pendant ses études de marketing, il photographie ses camarades de dortoir. Sur ses images (dont celle-ci datée de 2013), des corps nus, féminins et masculins, questionnent la pudeur, le désir, le plaisir de cette jeunesse. Le travail de Ren Hang sera exposé dans son pays malgré la censure, puis à l'étranger. Le jeune homme, dépressif, s'est suicidé en 2017.

Si aucun de ses homologues chinois ne projette une fin de carrière à Chalon-sur-Saône, certains exportent leur regard et leurs ressources dans l'Hexagone. Zhong Weixing, fondateur du Chengdu Contemporary Image Museum, qui a fait fortune dans l'immobilier, soutient le tout nouveau Prix de photographie de l'Académie des beaux-arts - William Klein, doté de 120 000 euros.

Et à la Cité internationale des arts, le photographe Feng Li occupe un studio pour quelques mois. Passé par tous les grands festivals chinois puis exposé à Arles en 2018, il est en résidence dans la capitale française. Il présente *White Night in Paris*. Des portraits et scènes cocasses chassés sur les trottoirs de la métropole, qui font suite à sa série pléthorique réalisée dans les rues de Chengdu en dehors de ses horaires de travail. «Ces travaux sont pour moi l'occasion de dire "je"», énonce-t-il simplement. Car Feng Li est fonctionnaire, photographe pour le département de propagande de la province du Sichuan. Le sens de la périphérie, toujours. ■ E.M.

“En Chine, la photo a toujours une part de mystère. Les artistes savent exactement dans quels espaces ils peuvent s'exprimer”

FRANÇOIS CHEVAL,
CODIRECTEUR DU LIANZHOU
MUSEUM OF PHOTOGRAPHY



© Ren Hang / Courtesy of Ren Hang et la Galerie Paris-Beijing.